

La ville : dans *Les Chroniques du Maghreb*, 1893-1898. Jean Lorrain

Victoria Ferrety

Universidad de Cádiz
victoria.ferrety@uca.es

Résumé

Pour Jean Lorrain, le voyage est vécu autrement que pour ses contemporains. En partant de cette prospection intermittente, nous observons que s'il y a une tentative de dépaysement de l'espace inconnu, nous avons également, une quête permanente pour retrouver, se concilier avec l'histoire mythique des lieux. En fait, nous allons remarquer que la conception de son voyage se pose doublement. Esthétiquement d'une part où la valeur de l'image prédomine au besoin de connaître/reconnaître une autre culture ; mythologiquement d'autre part, se faisant involontairement et lui permettant d'atteindre ce qu'il est venu chercher, une sensation d'éternité.

Mots-clé

Ville, voyage, exotisme, colonisation

Je me propose pour cette communication de présenter quatre types de villes figurant dans *Les Chroniques du Maghreb* que Jean Lorrain écrivit lorsqu'il voyagea en Afrique du Nord entre 1893-1898. Elles s'intitulent également *Heures d'Afrique*. Ces récits de voyage furent d'abord publiés en chroniques dans les journaux mais ils ne connurent pas un réel intérêt lors de leurs sorties car bien grand nombre de lecteurs préféraient l'aspect romanesque qu'ils pouvaient découvrir dans les romans exotiques et certaines créations artistiques de l'époque¹.

Certes, si l'exotisme est comparable à un phénomène de mode vers la seconde moitié du XIX^e siècle, il sert également à définir un ailleurs (un autre monde) sans oublier pour autant la suprématie de la France colonisatrice en ce qui concerne l'Afrique du Nord. Ces postures qui sont assez évidentes, Jean Lorrain va les transmettre dans ses excursions en Afrique avec une réalité sans subterfuges, sans demi-teintes parfois même brutalement. S'il ne ressemble guère au voyageur touriste conventionnel, calfeutré dans des résidences de villégiature il n'adhère pas non plus, au typique journaliste chroniqueur qui adorne les horizons pour écrire des nouvelles sensationnelles. Il nous transporte dans un univers sans artifice, sans mitiger ses mots, en exprimant simplement et sans préambules, ses impressions, dégoûts et rejets en fonction de l'espace et des populations qui l'entourent.

En partant d'une prospection intermittente qu'il manifeste lors du voyage, nous pouvons observer que s'il y a une tentative de dépaysement de l'espace inconnu, nous avons également, une quête permanente pour retrouver, se concilier avec l'histoire mythique des lieux. A cela, le parachèvement de son périple se conçoit et, ressemble plus à une fuite qu'à autre chose par ses incessantes incursions du passé-présent qui sont décrites dans ses écrits. En définitive, nous pouvons remarquer que la conception de son voyage se pose

¹ On pense au *Fantôme d'Orient* (1892) de Pierre Loti qui relate son pèlerinage à Istanbul.

doublément. Esthétiquement d'une part où la valeur de l'image prédomine au besoin de connaître / reconnaître une autre culture ; mythologiquement d'autre part, se faisant involontairement et lui permettant d'atteindre ce qu'il est venu chercher : une sensation d'éternité.

Pour cette communication, je ne développerai pas toutes les villes qu'il a visitées allant d'Oran jusqu'à Tripoli car elles sont trop nombreuses, environ une quinzaine sans nommer les villes de banlieue. J'ai préféré m'attarder sur quatre d'entre-elles qui renvoient à cette approche esthétique et mythologique. La première ville que je vais présenter est la ville typique que l'on trouve en Afrique du Nord.

1 Tlemcen ou la ville typique

Au lieu de procéder à une présentation de la ville, le narrateur lui préfère les enfants qui y habitent : « Le charme de Tlemcen, ce sont ses enfants : ses enfants indigènes aux membres nus et ronds, jolis comme les terres cuites qu'un caprice de modelleur aurait coiffées de chéchias. » (Lorrain, 1994 : 39)

En fait, c'est la présence des enfants qu'on voit « courir en bande à travers les ruelles étroites » qui paraît remplir la vacuité de cette ville : « Étrange, silencieuse et comme déserte avec ses demeures basses accroupies le long des ruelles ensoleillées, et dont la porte ouverte dérobe, par un coude brusque dès l'entrée, le mystère des intérieurs. » (Lorrain, 1994 : 40)

On remarque que le spectacle demeure hermétique puisque l'habitation est fermée aux regards externes mais également à la clameur des enfants. Tous les indices qui permettraient de mieux connaître leur façon de vivre restent donc, définitivement hors de notre portée. Les signes intérieurs de quiétude de ces huis-clos fonctionnent comme l'extérieur de la citadelle car elle semble « comme endormie, depuis des siècles dans son enceinte de murailles ». En dehors « de la marmaille grouillante » des enfants, ce qui caractérise la ville de Tlemcen est son manque d'imperméabilité, son refus à l'image immédiate.

2 Mansourah ou la ville fantôme

Une autre représentation de la ville se trouve dans Mansourah. Cette ville qui appartient au passage des villes mortes montre un avant et un après de l'histoire. C'est la ville fantôme : « Tout à coup surgissent [des] hautes tours ruinées, éventrées et pourtant, se tenant encore. » (Lorrain, 1994 : 44)

Dans cette phrase, on perçoit l'intérêt particulier du narrateur par l'emploi en début de phrase de l'adverbe « tout à coup ». En l'utilisant, non seulement il essaye de suspendre le temps, mais il veut surtout capter l'image en la rendant fixe à son regard. Même si le paysage représente la décrépitude d'une forteresse, le message que le narrateur veut faire passer est que l'histoire demeure inaltérable même sans image. Elle survit parmi les plus

insignifiantes ruines : « De croulantes murailles les reliaient [les tours] ; c'est l'ancienne enceinte d'une ville disparue [...] Mansourah. » (Lorrain, 1994 : 44)

Faute de ne pouvoir faire une description de cette ville qui fut « grand[e] comme un rêve menaçant », le narrateur voyage dans l'histoire pour faire rejaillir l'image disparue. Cette part manquante... : « Mansourah, la ville guerrière, dont la splendeur rivale tint huit ans en échec la prospérité menacée de Tlemcen ; Mansourah, la ville assiégeante bâtie à une lieue de la ville assiégée ». (Lorrain, 1994 : 45)

La résurrection de cette ville en décombres telle qu'il l'envisage semble néanmoins, momentanée puisque depuis sa défaite, il apprend qu'on ne mentionne même plus son nom : « défense à tous les habitants de la plaine de prononcer jamais le nom de la ville détruite et de tenter bâtir sur son emplacement. » (Lorrain, 1994 : 45)

Comme si elle devait expier les fautes pour avoir été vaincue, les habitants soumettent la ville de Mansourah à une double invisibilité : d'une part son nom est comparable à une menace voire un tabou pour celui qui le prononce, d'autre part, la non-image qui est celle des débris renvoie à une autre plus sinistre car on veut presque effacer le lieu où la ville fut construite, en la comparant à un péché mortel : « le croyant fidèle n'en franchit plus jamais le seuil. » (Lorrain, 1994 : 46)

Le narrateur constate amèrement que le poids de l'histoire « des vainqueurs » l'emporte sur la valeur de la ville qui n'est qu'éphémère : « Singulière destinée des choses humaines ! »

Après avoir présenté Tlemcen qui est la ville typique et, la ville de Mansourah qui n'existe plus, la troisième ville dont nous voulons parler est la ville intermédiaire : Tunis, ou la ville enfouie.

3 Tunis ou la ville enfouie

Tout d'abord, la première image que transmet l'auteur est essentiellement littéraire : il la fait revivre par la bouche de la grande comédienne Sarah Bernhardt puis, Victor Hugo prend la relève, enfin le roman de Gustave Flaubert, *Salammô* sacre l'ensemble : « car il existe encore, le fameux aqueduc qui apportait l'eau de la montagne des sources à Carthage, l'aqueduc immortalisé dans la *Salammô* de Gustave Flaubert ». (Lorrain, 1994 : 151)

Toutefois, le narrateur fait prendre conscience de la réalité qui s'ouvre à ses yeux et qui s'écarte sensiblement de l'œuvre de Flaubert : « ces inutiles arceaux s'effritant [...] et racontant, durant des lieues, la grandeur à jamais disparue d'une civilisation qui n'est plus ! » (Lorrain, 1994 : 151)

Sa critique s'intensifie lorsqu'il signale que l'aqueduc a été enseveli par les colonisateurs : « Les ingénieurs français l'ont absolument enterré, enfoui, sous des remblais ». (Lorrain, 1994 : 151)

Si dans les deux premières villes, la valeur de l'histoire délimitait la conception de chaque ville, à Tunis par contre, nous pourrions dire qu'il y a une sorte d'absorption du lieu ancestral :

La ville moderne a dévoré la ville morte empruntant ses plus riches parures aux ruines mêmes de la défunte [...]. Adoptant des attitudes proches du cannibalisme, on apprend que Tunis se fonde glorieusement sur « les ossements de Carthage ». (Lorrain, 1994 : 152)

Pourtant, malgré la disparition de la ville légendaire par une nouvelle, on remarque avec dureté, qu'il existe également un parallélisme avec les habitants car, ils n'ont hérité d'aucune grandeur en observant leurs comportements :

Une vermine populaire s'ébat gesticulante, bruyante et colorée autour de psylles charmeurs de vipères, et de bateleurs, faiseurs de tours [...]. Toute la lie du faubourg est là, hommes et enfants accroupis et couchés (Lorrain, 1994 : 151)

La « palette grouillante et remuante » rend irréalisable quelconque exhumation imagée de l'ancienne ville de Carthage. Nous terminerons enfin avec la ville de Mostaganem qui diffère des trois antérieures car il s'agit de la ville européenne.

4 Mostaganem ou la ville européenne

Habitué à voir l'étendue de la plupart des villes au premier coup d'œil, la ville de Mostaganem par contre, semble résister à une première prise de vue : « Et Mostaganem n'apparaît pas encore ! Mostaganem que depuis déjà deux heures notre cocher s'obstine à nous montrer du doigt » (Lorrain, 1994 : 60)

À la différence des trois villes précédentes, la première vision que nous avons de Mostaganem est une singulière exploitation agricole dans un vallon de la montagne :

Plantations de bananiers aux longues et souples feuilles déchirées par le vent, et chargés de régimes, carrés de choux de France et de petits pois à rames, au pied, des arbustes d'Afrique, des champs de violettes et d'entêtants narcisses [...] tout un Éden de gourmandises et de parfums... (Lorrain, 1994 : 151)

L'agencement de cette plantation mixte, que le narrateur compare au Paradis, lui suggère une nouvelle vision du spectacle de la mer qui s'offre à lui : « La mer, elle, est devenue verte, du vert glauque strié d'écume des baies normandes et bretonnes, la mer des nostalgiques horizons de nos années d'enfance ». (Lorrain, 1994 : 61)

Ce retour en arrière stimulé par la culture de certains produits français qui sont verts également, provoque chez le narrateur une juxtaposition de l'horizon présent : Il ne voit plus la mer de Mostaganem mais celle de son enfance. Pourtant, après ce moment de nostalgie qui pourrait faire penser que la France lui manque, il met en évidence son rejet pour Mostaganem, car elle s'est convertie en la Mostaganem française : « Non, nous n'en raffolons pas de cette petite ville essentiellement française avec sa place entourée d'arcades, les éternelles arcades que nous retrouverons désormais partout en Algérie » (Lorrain, 1994 : 61)

Dans cette ville africaine qui semble avoir perdue son origine, son image originelle, on peut trouver « un jardin public aux bancs fleuris d'uniformes et de nourrices », [un] théâtre municipal [...] typiquement français. L'architecture européenne malgré la couleur locale de Mostaganem fait penser à « [qu'] on se croirait véritablement en France, et dans la France du centre » (Lorrain, 1994 : 62). On en trouve un exemple dans les maisons des officiers retraités qui sont dans [leurs] villas bien plus françaises que mauresques, en dépit et des terrasses et des murailles blanchies à la chaux ». (Lorrain, 1994 : 62)

L'état des lieux ne laisse aucun doute sur l'influence française à Mostaganem mais également sur l'attitude des habitants qui ont adopté le style de la capitale parisienne : « Des charrettes anglaises d'un luisant de joujoux filent entre ces villas, conduites par des femmes à tournure parisienne, et c'est un jardinier à tournure d'ordonnance, qui vient leur ouvrir la porte-charretière » (Lorrain, 1994 : 63)

Comme s'il s'agissait d'un mirage, le narrateur en vient à imaginer qu'il se trouve dans des villes françaises qu'il connaît. L'image que lui renvoie la ville de Mostaganem le fait d'abord voyager dans son enfance :

Nous sommes en Normandie, puisqu'il y a la mer, [...] puis, il revisite la France historique de la Commune « à cause des uniformes dont les taches éclatantes et les poignées de sabre imposent évidemment l'idée d'un Versailles ». (Lorrain, 1994 : 63)

Agissant comme un signal d'alarme et, comme s'il luttait contre ce que les couleurs bleu de la mer et les taches rouge des uniformes lui ont suscitées, il se raccroche fermement aux couleurs et aux formes de l'Afrique pour sortir de cet état de contemplation méditative : « Non, nous sommes en Afrique, car les montagnes de la Corniche n'ont ni ces formes ni cette couleur. » (Lorrain, 1994 : 63)

En fait, la ville européenne par rapport aux autres détient un pouvoir négatif car il est constamment tiraillé par des pensées adverses qui le poussent à repenser à la France. Les images qui surgissent dans cette Mostaganem à la « française » sont seulement pour le narrateur, comparables à un sentiment proche de l'aliénation.

En conclusion, nous pouvons dire que son pèlerinage est soumis en permanence à une ville tangible et à une autre appartenant au registre de l'imaginaire. Cependant, cette notion d'imaginaire ne doit aucunement être prise avec un sens d'invention puisque ces villes antiques ont bel et bien existées. En excluant Mostaganem qui possède une structure européenne, dans l'analyse des trois premières villes, on découvre avec étonnement qu'il apporte peu d'éléments objectifs permettant d'avoir une vision d'ensemble par rapport aux édifices, aux places et monuments. La place prédominante est laissée aux souvenirs historiques disséminés çà et là, et aux sensations qu'il ressent dans les lieux qu'il visite. La conception de l'authenticité de la ville reste donc secondaire car elle est soit tronquée par un élément extérieur qui vient effacer l'image initiale, ou bien mise en marge par l'introspection personnelle du narrateur devant le spectacle présent. Sa recherche repose plutôt sur l'éveil de sa propre émotion qui se prête volontairement « [au] mirage dans ces pays de lumière, illusion et déception ». (Lorrain, 1994 : 153)

La ville : dans Les Chroniques du Maghreb, 1893-1898. Jean Lorrain

Références bibliographiques

Lorrain, Jean (1994) *Heures d'Afrique. Chroniques du Maghreb (1893-1898)*, Paris : L'Harmattan.